

ASSOCIATION POUR L'ENSEIGNEMENT DES SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES
(RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE)

REVUE
DE
L'ÉCOLE D'ANTHROPOLOGIE
DE PARIS

RECUEIL MENSUEL

Fondé par ABEL HOVELACQUE

Publié par les Professeurs

DIXIÈME ANNÉE. — VII. — 15 JUILLET 1900

Hervé - La race basque

EXTRAIT

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET C^{ie}

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1900

La Revue de l'École d'Anthropologie de Paris paraît le 15 de chaque mois. Chaque livraison forme un cahier de deux feuilles in-8 raisin (32 pages) renfermé sous une couverture imprimée et contenant :

- 1^{re} Une leçon d'un des professeurs de l'École. Cette leçon, qui forme un tout par elle-même, est accompagnée de gravures, s'il y a lieu.
- 2^{de} Des analyses et comptes rendus des faits, des livres et des revues périodiques, concernant l'anthropologie, de façon à tenir les lecteurs au courant des travaux des Sociétés d'anthropologie françaises et étrangères, ainsi que des publications nouvelles.
- 3^{de} Sous le titre *Variétés* sont rassemblés des documents pouvant être utiles aux personnes qui s'intéressent aux sciences anthropologiques.

S'ADRESSER, POUR LA RÉDACTION :

A M. Georges Hervé, directeur de la Revue, à Paris,
rue de l'École-de-Médecine, 15.

POUR L'ADMINISTRATION :

A M. Félix Alcan, libraire-éditeur, 108, boulevard Saint-Germain, Paris.

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an (à partir du 15 janvier) pour tous pays. . . . 10 fr.

La livraison : 1 fr.

On s'abonne à la librairie FÉLIX ALCAN, chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste.

Les années écoulées se vendent séparément... 10 fr.

1^{re} année, 1891. 1 vol. in-8 de 326 pages, avec 83 figures et 3 planches hors texte. — 2^e année, 1892. 1 vol. in-8 de 416 pages, avec 93 figures et 1 planche hors texte. — 3^e année, 1893. 1 vol. in-8 de 404 pages, avec 80 figures et 3 planches hors texte. — 4^e année, 1894. 1 vol. in-8 de 417 pages, avec 132 figures. — 5^e année, 1895. 1 vol. in-8 de 424 pages, avec 82 figures et 1 planche hors texte. — 6^e année, 1896. 1 vol. in-8 de 436 pages, avec 131 figures et 4 planches hors texte. — 7^e année, 1897. 1 vol. in-8 de 388 pages, avec 52 figures et 1 planche hors texte. — 8^e année, 1898. 1 vol. in-8 de 413 pages, avec 92 figures et 7 planches hors texte. — 9^e année, 1899. 1 vol. in-8 de 420 pages, avec 42 figures.

Tous les ouvrages déposés en double exemplaire au Bureau de la Rédaction à Paris, rue de l'École-de-Médecine, 15, sont analysés ou annoncés.

ÉCOLE D'ANTHROPOLOGIE

15, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

MM. Capitan.....	Anthropologie préhistorique.
Mathias Duval.....	Anthropogénie et embryologie.
Georges Hervé.....	Ethnologie.
Laborde.....	Anthropologie biologique.
André Lefèvre.....	Linguistique et ethnographie.
Ch. Letourneau.....	Sociologie (Histoire des civilisations).
P.-G. Mahoudeau.....	Anthropologie zoologique.
L. Manouvrier.....	Anthropologie physiologique.
A. de Mortillet.....	Technologie ethnographique.
Fr. Schrader.....	Anthropologie géographique.

PROFESSEUR HONORAIRE : A. Bordier.

Le Directeur de l'École,

HENRI THULIÉ.

N. - 12466
R - 6158

G. Marcy.
A.T.V.
4558

COURS D'ETHNOLOGIE

LA RACE BASQUE

(CONCLUSIONS ET THÉORIES)

Par Georges HERVÉ



Nous avons étudié, dans nos dernières leçons, les caractères anthropologiques des populations euskariennes. Munis des nombreuses et exactes données que cette étude nous a permis de réunir — et je me suis efforcé de résumer, à ce sujet, toutes les notions de quelque importance dont on est en droit de faire état aujourd'hui, — nous pouvons mettre le pied sur un terrain plus étendu, et, sans nous hasarder encore dans le périlleux domaine des théories ethnogéniques, préparer tout au moins cette dernière partie de notre tâche en dégagant des faits un certain nombre de conclusions. Ces conclusions, impliquées dans les résultats positifs dont nous avons pris connaissance, en auront exactement la valeur : positives aussi, elles seront indépendantes de tout système préconçu, de toute opinion antérieurement formulée sur les origines du peuple basque, et de même elles subsisteront avec cette valeur, à quelque opinion que l'on soit ensuite amené. Mais ajoutons que, par des éliminations nécessaires, elles restreindront singulièrement le choix final entre les théories concurrentes. Ces conclusions enfin, sans dépasser les faits, les éclaireront, elles permettront d'en mieux comprendre la portée, et nous allons y trouver, pour commencer, en même temps qu'une détermination tout objective de la caractéristique ethnique du peuple basque, une analyse des éléments différentiels qui séparent nettement l'une de l'autre ses deux grandes fractions.

I

Un premier point, fondamental, se trouve à cette heure mis en lumière, grâce aux beaux travaux du D^r Collignon : c'est l'existence,

dans toute l'étendue de la région où se parle la langue euskarienne, d'une race spéciale, d'un type anthropologique particulier, qui imprime au peuple basque sa physionomie si personnelle. Dès qu'on pénètre chez nous dans les cantons euskariens, on y rencontre cette race; « dès qu'on en sort pour pénétrer dans les villages gascons ou béarnais, c'est un changement à vue, elle disparaît d'une manière presque absolue ». Cette race, dont nous avons décrit les caractères, est plus pure en France, où elle se montre avec une incomparable netteté, qu'elle ne l'est en Espagne. En d'autres termes, c'est le Basque français (surtout celui de la Basse-Navarre) qui offre à son maximum de pureté et d'évidence le type humain que nous étudions.

Dans le pays basque français, cette race spéciale représente à l'état sensiblement pur plus de 40 p. 100 de la population de langue basque. La proportion de 40 p. 100 (au juste 41,2 p. 100) a été obtenue par Collignon directement, en relevant sur l'ensemble des examinés au conseil de revision les sujets qui présentaient très nettement le type dont il s'agit. Il en a trouvé 302 sur 732 examinés dans les 9 cantons basques purs, basques à la fois de langue et de race. La proportion ci-dessus est confirmée d'autre part — et même majorée, ainsi que cela devait être, puisque, pour l'établir, on n'a tenu compte que des individus réalisant le type de façon complète, c'est-à-dire par l'ensemble de leurs caractères, — si l'on envisage : 1° la proportion des brachycéphales (série de Saint-Jean-de-Luz, 47 p. 100); 2° celle des tailles de 1 m. 60 à 1 m. 70 (59 p. 100), groupe comprenant non seulement tous les sujets de type pur, mais d'autres avec eux; 3° la demi-somme des yeux et des cheveux foncés (59 p. 100), renforcée elle aussi du fait de la multiplicité des éléments ethnogéniques à pigmentation brune.

Quant au reste, les 58 centièmes de la population, dans les cantons basques purs, sans doute il se rattache à des types différents du précédent, mais que ce dernier a toutefois fortement influencés, mettant ainsi sa marque, son empreinte toujours reconnaissable sur la population tout entière.

Deux cantons du pays basque français, celui de Saint-Jean-de-Luz sur la grande voie littorale conduisant de France en Espagne, et celui de Saint-Jean-Pied-de-Port sur la route qui aboutit au col de Roncevaux, sont euskariens de langue, mais de race très croisée. Le type spécial que, pour ne rien préjuger de ses origines, de sa nature ethnique et de ses affinités, l'on pourrait appeler le type *gallo-basque* — ce qui est la simple expression d'un fait, à savoir de sa prépondérance dans la partie aujourd'hui française du pays

basque — y a été reconnu par Collignon, mais ici la proportion des sujets qui le réalisent sans altération tombe à 18 p. 100.

Enfin, dans 9 cantons limitrophes du pays basque, mais situés hors la frontière linguistique, on rencontre encore en moyenne 6 p. 100 de ces sujets de type gallo-basque; tous, dit Collignon, portent des noms basques, ou accusent une origine basquaise par leur mère ou par quelque autre ascendant.

Passons à présent en Espagne, dans le pays basque transpyrénéen. Les choses changent aussitôt d'aspect. Non pas que le type gallo-basque disparaisse tout à fait; nombreux, par exemple, sont à Fontarabie les représentants d'un type qui lui est fort semblable, mais il ne constitue plus qu'une petite minorité, un élément composant actuellement sans importance numérique — d'où il ne faudrait pas conclure qu'il ait été jadis sans importance ethnogénique — dans la population extrêmement et visiblement composite des provinces vascongades. En l'absence d'observations directes comme celles que nous possédons pour le pays basque français, il n'est pas possible de fixer exactement la part pour laquelle intervient en Espagne cet élément. Une estimation indirecte est toutefois permise. L'un des caractères essentiels du type gallo-basque est en effet la brachycéphalie, et même, en moyenne, la sous-brachycéphalie. On peut donc admettre sans grande probabilité d'erreur que les sous-brachycéphales et brachycéphales qui se rencontrent dans les séries hispano-basques appartiennent presque tous à ce type. Or, nous avons constaté que, dans les séries en question, la proportion des crânes arrondis est d'environ 12 p. 100. Par conséquent, si l'on accepte ce procédé d'évaluation détourné, on sera amené à dire que l'élément caractéristique du groupe euskarien français tombe chez les Hispano-Basques à moins du tiers de ce qu'il est chez nous.

Qu'est-ce donc qui constitue essentiellement, en tant que facteur prédominant, le groupe basque transpyrénéen? Nous touchons là à un second point qui ressort avec une incontestable évidence de tout ce que nous avons vu, de tout ce qu'ont reconnu les observateurs qui ont étudié les Basques des deux côtés des Pyrénées : je veux parler de la disparité physique existant entre les deux fractions du peuple basque, ou plutôt entre les deux peuples distincts qui parlent l'eskuara. Quoique l'analyse détaillée des caractères anthropologiques nous ait fourni à cet égard les indications les plus complètes, il ne sera pas inutile, avant de répondre à la question posée et justement pour y répondre, de reprendre sommairement ces indications, en manière de comparaison ou de parallèle. Nous le pouvons, autorisés que nous sommes présentement à recourir à la méthode des impres-

sions synthétiques, méthode dangereuse lorsqu'elle devance l'emploi de l'observation précise, mais qui, subordonnée à cette dernière et succédant comme ici à l'analyse, en met en relief avec plus de vigueur les résultats.

Vous avez encore présent à l'esprit le type particulier et anthropologiquement bien défini qui donne à la population assez peu métissée du pays basque français son caractère. Les traits les plus saillants de ce type sont : la brachycéphalie ou du moins la sous-brachycéphalie; l'étroitesse relative de la partie frontale du crâne, très renflé au contraire dans la ligne sus-auriculaire, d'où la dénomination de *type à tempes gonflées* dont s'est servi M. de Quatrefages; l'occiput arrondi; le nez mince, busqué, succédant presque sans dépression sus-nasale au front droit; la face longue et étroite, allant en s'amincissant progressivement vers le bas; le menton rétréci, légèrement fuyant et extraordinairement pointu; enfin la taille grande, svelte, bien prise, et la complexion très brune (Collignon, *Les Basques*, p. 9).

Comparez maintenant au type précédent, à ce type gallo-basque, le type moyen du Basque espagnol, du Guipuzcoan pour mieux dire, car nous ne sommes pas encore suffisamment renseignés sur les différences régionales qui peuvent exister à ce point de vue entre les populations des quatre provinces vascongades pour les englober dans une description commune. Les caractères de ce Guipuzcoan moyen, tels que les a dégagés et décrits Aranzadi (*El pueblo euskalduna*, pp. 33-35), sont les suivants : sous-dolichocéphalie; tête néanmoins assez large à sa partie moyenne chez nombre de sujets; région occipitale renflée à sa partie supérieure; front bas, vertical, étroit par rapport au reste de la tête, large par rapport à la partie inférieure de la face; arcs sourciliers peu prononcés; nez long et saillant, pas très excavé à sa racine, et dont les ailes, ni très ouvertes ni échancrées, descendent souvent moins bas que le lobule, surtout à leur base; yeux distants; ouvertures palpébrales peu fendues, mais très larges dans le sens vertical, la paupière supérieure étant bien relevée; bord inférieur de l'orbite et partie de la face comprise entre l'œil, le nez et la lèvre supérieure excavés; distance de l'œil à l'aile du nez grande, de celle-ci à la bouche petite proportionnellement, et grande de la bouche au menton; lèvre inférieure plus proéminente que la supérieure chez nombre de sujets; menton long, arrondi, étroit, pas très saillant; mandibule aiguë en avant, rétrécie, à angle peu ou point projeté soit en dehors soit en bas; dents verticales, fréquemment irrégulières et cariées, les inférieures se portant facilement en avant des supé-

rieures; oreilles plus ou moins détachées (196 fois sur 250 sujets). Les cheveux sont lisses, châains, parfois très durs et foncés, souvent implantés de façon à faire un angle en avant sur le front. L'iris est brun, de ton moyen ou tirant sur le vert. La taille est tout au plus moyenne; et quant à l'attitude, au port général et aux proportions du corps, ils reproduisent à peu de chose près ceux des Basques français: tête inclinée en avant, les arcs sourciliers formant ainsi comme une visière au-dessus des yeux, bien que le cou et le dos, qui est peu sinueux, restent verticaux; épaules hautes et larges, absolument et par rapport aux hanches; les mains, les pieds surtout sont plutôt grands que petits, particulièrement quand on les compare aux extrémités des autres Méridionaux. Dans la marche, le tronc droit se meut tout d'une pièce, sans balancement ni rotation en aucun sens, il est élastique sans être flexible. Chez la femme, dont la stature n'est pas très inférieure à celle de l'homme, les épaules sont de même hautes et larges, mais le dos est oblique et les hanches sont très larges.

On le voit, il est certain qu'entre les Basques espagnols et les Basques français existe « un air de famille et un ensemble de caractères anatomiques qui les rapprochent, sans parler de la langue qui les réunit en un bloc » (Collignon), mais que pourtant des différences notables s'observent à côté de ces ressemblances.

Les Basques espagnols se distinguent tout d'abord par un caractère essentiel, leur dolichocéphalie. La différence entre les indices céphaliques moyens des deux groupes (76.8, Oloriz — 80.5, Collignon) atteint 3.7, et elle serait plus grande encore si l'on considérait les moyennes cantonales extrêmes (canton de Iholdy, 82.7; ayuntamientos de Regil, Vidania, Zumarraga, Villareal, Azcoitia et Cestona, 73.6). Un tel écart entre des moyennes est évidemment trop considérable pour qu'il soit possible de l'attribuer aux variations spontanées qui se produisent normalement dans une même race.

Les Basques espagnols sont mésocéphales par l'indice vertical de longueur, très hypsicéphales par l'indice vertical de largeur; les Basques français sont très légèrement hypsicéphales par l'un et l'autre indice. — Les Basques espagnols ont la tête moins longue (hauteur vertex-menton: 200 millimètres chez 250 sujets d'Aranzadi) que les Basques français (227 mm. 6 chez 220 sujets de Collignon), mais plus étroite au niveau du front (diam. front. minim., 108 et 111 millimètres, ce dernier sur 20 sujets) et des pommettes (diam. bizygomat., 136 mm. 3 et 139 mm. 4), plus large au contraire au niveau de la mandibule (diam. bigoniaque, 106 et 101 mm. 9, ce dernier sur 20 sujets). D'où les indices suivants:

	BASQUES ESPAGNOLS	BASQUES FRANÇAIS
Indice général de la tête (diam. bizyg. = 100)	146,7	146,7
— fronto-zygomatique.....	79,2	79,7
— gonio-zygomatique.....	77,7	73,2

C'est-à-dire que dans les deux groupes les proportions générales et régionales de la tête restent les mêmes, sauf celle qui se traduit par le rétrécissement de la partie inférieure de la face, plus prononcé chez les Basques français.

Si l'on ajoute que la hauteur de la face proprement dite est égale de part et d'autre (longueur ophryo-mentonnaire : 111 Basques espagnols, 144 millimètres; 220 Basques français, 144 mm. 5), mais associée dans le groupe hispano-basque à un crâne long (diam. ant.-p. max., 194 millimètres) et étroit (diam. transv. max., 133 mm. 4), tandis qu'elle l'est, dans le groupe gallo-basque, à un crâne relativement court (191 millimètres) et large (137 mm. 6), on aura l'explication du type dit *à tête de lièvre* observé en pays basque par Lartet et de Quatrefages, et qui est certainement bien plus répandu de l'autre côté des Pyrénées.

Enfin les Basques espagnols, plus leptorrhiniens et un peu moins bruns (demi-somme des yeux et des cheveux foncés : 52,8 contre 59,1 0/0) que les Basques français, sont, à âge égal, un peu plus petits (1 m. 64) que ces derniers (1 m. 657). Toutefois il ne diffèrent pas sensiblement les uns des autres par la couleur des yeux et des cheveux, non plus, comme on l'a vu, que par la conformation générale du corps, et surtout ils se ressemblent, répétons-le, par l'ensemble des caractères faciaux, qui sont tout particuliers et les « séparent au contraire des populations avoisinantes, à quelque race qu'elles appartiennent ».

L'existence de ces caractères communs à côté des caractères différentiels interdit de s'arrêter à l'idée que les deux groupes euskariens puissent être issus de deux souches radicalement et totalement dissemblables. Entre l'un et l'autre groupe, à coup sûr, il y a un lien, un certain fonds identique : ce type gallo-basque qui, pour n'être qu'une minorité chez les Basques d'Espagne, figure cependant parmi eux en proportion encore appréciable. C'est la présence de cet élément qui a déterminé, par exemple, Collignon l'a très bien montré, le relèvement de la taille moyenne et l'augmentation du chiffre des hautes tailles chez les Hispano-Basques. Sans reproduire ici la démonstration qu'il en a donnée (*op. cit.*, p. 31), je rappellerai simplement que la catégorie des tailles de 1 m. 65 à 1 m. 70, dans laquelle se trouve compris le Basque français moyen, englobe

plus du quart des sujets (26,8 0/0) chez 4894 Guipuzcoans d'Arantzadi.

Mais il y a, d'autre part, les caractères différentiels, dont le nombre et l'étendue sont trop grands pour qu'on y puisse voir les variations normales d'une seule et même race. Donc, à côté de l'élément ethnique commun, existe dans l'un des deux groupes euskariens — et il est manifeste que c'est dans l'espagnol — un élément ethnique différent. La détermination de cet élément séparatif s'impose et ne présente pas, au surplus, de très grandes difficultés. Nous sommes ainsi ramenés, après un détour, à la question que nous nous étions posée : qu'est-ce qui constitue essentiellement, en tant que facteur prédominant, le groupe basque transpyrénéen ?



Lorsqu'on examine les Basques espagnols, on est frappé, en somme, ainsi que le fait remarquer Collignon, de leur ressemblance avec les habitants du nord de la péninsule. Bien que, en général, la face chez eux soit plus longue et plus étroite, le menton plus pointu, le front plus bas et plus resserré, le type espagnol ordinaire s'observe chez un assez grand nombre de sujets, et chez les autres, en majorité, ce qui ressort, c'est un type mixte qui semble le produit du croisement du type espagnol moyen du nord de la péninsule avec un type analogue à celui qui domine chez les Basques de France, ce dernier réduit à n'être plus ici qu'une minorité. L'impression résultante, fort bien définie par Collignon, est celle d'une population extrêmement mêlée, dans laquelle pourtant le sang ibérique l'emporte d'une façon manifeste. Il n'est pas possible de douter, par exemple, que la dolichocéphalie des Hispano-Basques ne soit due à cette influence ibérique prédominante, tous les croisements qui en Espagne ont agi sur les Basques n'ayant pu que les rendre moins brachycéphales, à supposer qu'ils fussent tels primitivement, pour les ramener à un chiffre d'indice céphalique voisin de 76. Toute la morphologie du crâne étudiée dans les séries hispano-basques, celles de Zaraus en particulier, établit d'ailleurs les affinités de ce crâne avec le crâne ibérique ancien et moderne, tel que nous l'ont fait connaître entre autres les pièces extraites des sépultures néolithiques de France et d'Espagne : c'est bien le même crâne harmonique et régulier, aux saillies adoucies, étroit en avant, assez élargi en arrière, souvent (vu d'en haut) de contour pentagonal, à occiput globuleux et renflé, avec une face longue, grêle, mince et étroite, un nez leptorrhinien et des orbites en général mésosèmes. Les Basques d'Espagne représentent par

conséquent, comme formule ethnique moyenne, une race croisée, à la constitution de laquelle a pris part en tant que facteur principal la *race ibérique*, la vieille race de Baumes-Chaudes.

La proportion selon laquelle cette dernière est intervenue dans le mélange, ou, pour parler plus exactement, selon laquelle elle est représentée aujourd'hui dans le produit du croisement fixé, peut être jusqu'à un certain point estimée. Nous avons vu qu'il y a, sur l'ensemble de la population hispano-basque, 26 p. 100 de dolichocéphales vrais. Ces 26 centièmes sont certainement attribuables en presque totalité à la souche ibérique. D'autre part, les tailles de 1 m. 60 à 1 m. 63, groupe qui comprend la grande masse des populations espagnoles, sont, chez les Guipuzcoans et les Biscayens, à peu près dans la même proportion, 29 p. 100. Et si enfin on croyait pouvoir rapporter à l'influence ibérique les sujets les plus bruns, on retrouverait encore une proportion fort peu différente, 24 p. 100. Mais si tel est le quantum approximatif des individus hispano-basques présentant l'expression la plus complète des caractères de la race dominante, ce quantum doit être considérablement majoré pour obtenir le total des individus *ibérisés*, car il y faut ajouter alors tous ceux chez qui les caractères de cette race se sont maintenus sous une forme atténuée. Aux dolichocéphales il faut ajouter les sous-dolichocéphales, l'ensemble s'élevant au moins à 62 p. 100, à 66 p. 100 d'après les observations d'Oloriz. Aux tailles de 1 m. 60 à 1 m. 63, il faut ajouter celles de 1 m. 50 à 1 m. 60, ce qui donne un total de 54 à 55 p. 100 (Aranzadi, *op. cit.*, p. 43). C'est donc plus de la moitié, et pour certains caractères les deux tiers de la population du pays basque espagnol, qu'a imprégnés le sang ibérique.

Nous ne rechercherons pas pour l'instant s'il convient de voir dans cette constatation un argument en faveur de la théorie qui voudrait rattacher les Basques aux Ibères. Nous aurons bientôt à nous demander si le fait ainsi constaté est un fait primitif, ou bien, au contraire, un fait secondaire et résultant; bornons-nous à retenir le fait lui-même, la conclusion, qui, elle, est acquise, et élucide sans nulle intervention d'hypothèse un point de première importance, l'état actuel et la composition ethnique fondamentale du groupe hispano-basque. Mais cette conclusion positive a une portée qui dépasse de beaucoup le point spécial qu'elle solutionne. Elle se répercute, en effet, sur le fond même du problème, et va aider maintenant à l'interprétation du groupe gallo-basque, celui-ci restant en fin de compte la grande inconnue à dégager.

* *

Les documents anthropologiques recueillis sur ce groupe gallo-basque, et que je vous ai fait connaître, ne nous permettent pas de l'enfermer, comme son congénère transpyrénéen, — quoiqu'il représente une population infiniment moins mélangée et de teneur ethnique beaucoup plus simple, — dans une formule définie. Aussi bien, ne le pourrions-nous pas sans quitter le terrain des faits pour recourir à l'hypothèse, et c'est ce que nous nous sommes rigoureusement interdit. En nous contentant de qualifier de spécial l'élément essentiel et caractéristique de ce groupe, nous avons tenu à ne préjuger en aucune manière ses origines et ses affinités. Mais si nous ne pouvons donner une formule positive répondant à ce que l'on sait de sa composition, les faits antérieurement exposés autorisent du moins une formule négative. S'ils ne suffisent pas encore à montrer par eux-mêmes ce qu'est la race dite gallo-basque, ils montrent, par contre, très nettement, ce que cette race n'est pas. Les éliminations auxquelles ils conduisent simplifient ainsi le problème.

Une première élimination nécessaire résulte de la simple divergence constatée entre les deux grandes fractions euskariennes. Il est clair, en effet, que les Hispano-Basques se différenciant des Gallo-Basques par tous leurs points de ressemblance avec les Ibères, les Gallo-Basques ne peuvent à aucun titre être rattachés à ces derniers. L'observation l'établit avec une force incontestable. Il est impossible, ainsi que l'a fait ressortir Collignon, « de voir dans les Basques français, environnés sur tout le pourtour de leurs frontières françaises par des populations dolichocéphales brunes d'un type très voisin de celui des Espagnols non basques, le prototype de ces Aquitains dont César et Strabon fixaient les frontières à la Garonne et que ce dernier auteur déclarait ressembler corporellement et linguistiquement aux Ibères. Les populations des environs de Dax, d'Oloron et des bords de la basse Garonne, en dépit des croisements, rappellent, au contraire, de la façon la plus nette, le type espagnol des bords de la Méditerranée, ce prototype évident de l'Ibère au regard des Grecs et des Romains. » Dans toute la région aquitaine entre l'Adour et la Garonne, où les descendants des anciens Aquitains d'origine ibérique se voient aujourd'hui encore en grand nombre, le type gallo-basque n'est représenté que d'une façon tout à fait accidentelle et sporadique, grâce à quelques individus immigrés. Inversement, dans la région basque française entre l'Adour et les Pyrénées, le type aquitain ou ibère devient sinon une exception, du moins une assez

faible minorité. Nous avons vu que, à en juger par la série crânienne de Saint-Jean-de-Luz, les crânes allongés (dolichocéphales et sous-dolichocéphales), du même type que ceux des séries hispano-basques, tombent ici à moins de 30 p. 100, et encore le canton de Saint-Jean-de-Luz est-il en moyenne le plus dolichocéphale du pays basque. Il est certain que dans les cantons intérieurs du Labourd et de la Basse-Navarre, où la race est restée le plus pure (Sare et ses environs, Hasparren, Iholdy, Saint-Palais) et où le type moyen est nettement brachycéphale, on verrait s'abaisser plus encore la proportion des crânes longs. — Le chromatisme ne fournit pas, dans l'espèce, grandes indications : à supposer que les cas de chromatisme extrêmement foncé soient imputables à l'influence ibérique, il n'existerait pas à cet égard de notable différence entre les deux fractions euskariennes (demi-somme des cheveux *noirs* et des yeux *bruns* : Basques français, 20,5 p. 100; Guipuzcoans, 23,4 p. 100). — Par contre, les petites tailles (1 m. 50 à 1 m. 60), dont la proportion centésimale atteint 23,1 et 26,2 chez les Guipuzcoans et les Biscayens, diminuent de moitié chez les Basques français (12,8 p. 100). Ceux-ci ne sont donc point des Ibères; les Ibères, en tout cas, n'ont joué qu'un rôle médiocre dans leur ethnogénie, quand surtout on compare ce rôle à celui de l'élément spécial gallo-basque.

Les Basques français ne sont pas davantage, fondamentalement, des Celto-Ligures ou Celtes des anthropologistes. C'est là une seconde élimination qui s'impose. L'analyse de leurs caractères les montre différents aussi bien des Landais de la Chalosse, des Béarnais et des Hauts-Pyrénéens en général, Celtes légèrement ibérisés, que des Celtes purs du plateau de Lannemezan par exemple. « On doit sans hésitation les écarter, a eu le droit d'écrire Collignon, du grand tronc asiatique des brachycéphales, représenté en Europe par cette longue bande de populations qui, du fond de la Bretagne et de la partie moyenne des Landes, s'étend sans interruption sur l'Europe centrale et la Russie par où elle tend la main à ses congénères d'Asie. »

Ainsi, voilà le résultat final auquel nous arrivons, et qui se dégage pour nous de la longue et patiente étude des faits. Nous nous étions demandé, dès le début de ces leçons, si les Basques se rattachaient ou non par leurs caractères physiques aux populations circonvoisines. Il est manifeste maintenant que la question comporte une double réponse : réponse affirmative pour le groupe hispano-basque, que les affinités les plus étroites rattachent en très grande partie aux populations ibériques de la péninsule; réponse négative pour le groupe gallo-basque, qui, du moins par son élément principal, diffère du tout au tout de ses voisins, tant des populations

aquitaines dolichoïdes des environs de Dax et d'Oloron que des populations celtiques brachycéphales du bas Béarn et des Landes. Nous nous étions demandé encore si, les Basques étant reconnus ethniquement différents des populations limitrophes, il y avait chez eux, les constituant, une race *sui generis*, un type anthropologique particulier et spécifiquement défini. Or, il n'y a plus à en douter à présent, et cette race basque, bien et nettement déterminée par ses caractères, nous venons de voir qu'elle intervient dans la formation des deux grands groupes euskariens, encore qu'avec une puissance très inégale chez l'un et chez l'autre.

Plus de 40 p. 100 d'élément gallo-basque, 25 p. 100 environ et au plus d'élément aquitain ou ibère, telle est, en principal, la formule ethnique à laquelle répondent les Basques français. 60 p. 100 au moins d'élément ibère ou hispanique, de 12 à 25 p. 100 d'élément gallo-basque (en comprenant dans ces proportions les sujets *influencés*), telle est celle à laquelle répondent les Basques espagnols. Il reste donc, dans chacun des deux groupes dont ces formules synthétiques expriment la constitution fondamentale, une certaine marge à remplir pour en connaître la constitution complète. C'est ici que viennent prendre place les éléments ethniques accessoires ou secondaires, surajoutés aux types essentiels et véritablement formateurs. Nous terminerons l'exposé des faits par l'indication de ces éléments; l'indication, disons-nous, car si pour certains d'entre eux la diagnose ne présente aucune espèce de difficulté, pour d'autres, au contraire, « leur rareté extrême, leur dissémination non seulement dans le pays basque, mais en Béarn, en Bigorre et, en général, dans toutes les vallées pyrénéennes, ainsi que l'impossibilité où nous sommes de trouver un point de comparaison quelconque, interdisent toute hypothèse ». (Collignon.)

Dans la Vasconie espagnole, on rencontre comme éléments accessoires : des sujets assez nombreux du type de Cro-Magnon, type que Broca et les auteurs du *Crania Ethnica* avaient déjà signalé parmi les crânes de Zaraus, et qui, quelle qu'en soit l'origine véritable, semble accompagner toujours, comme une sorte de variété dérivée, le type ibérique; puis des blonds du type ordinaire de cette race; des brachycéphales celtiques en petite quantité; enfin, exceptionnellement, quelques individus inclassables d'assez grande taille, très dolichocéphales, caractérisés par leur front et leur menton fuyants, leur face étroite aux arcs zygomatiques effacés, leur nez busqué et saillant.

Dans le pays basque français, la population n'offre pas, quant à ses éléments secondaires, une composition très sensiblement diffé-

rente. On y retrouve, mêlées à la race gallo-basque dont l'influence prépondérante s'est plus au moins exercée sur tous les individus, mêlées aussi à l'élément ibéro-aquitain, tout d'abord les deux grandes races classiques : la dolichocéphale blonde de type kimrique et la brachycéphale brune de type celtique.

A la première répond, à n'en pas douter, l'un des deux types mineurs jadis observés par A. de Quatrefages. — Mais dans l'un des cantons frontières du pays basque, celui d'Aramitz, canton où l'eskuara n'est plus parlé, bien que la population soit restée en très grande partie de sang basque, il existe une variété toute particulière de la race blonde, et cette variété compte également çà et là quelques représentants à l'intérieur du pays basque. Ces blonds d'Aramitz sont assez nombreux, puisque la proportion des yeux bleus s'élève dans le canton à 29,8 p. 100, celle des cheveux blonds et roux à 21 p. 100, soit le double au moins des proportions correspondantes dans les cantons voisins. Ils sont de taille élevée, avec le front un peu fuyant, l'occiput globuleux, la face extrêmement longue au profil accentué, le nez long et busqué, le menton absolument fuyant. Assurément Collignon a raison lorsqu'il remarque que cette variété se sépare à première vue du type normal des races blondes. Mais est-ce là, comme il le pense, un type très ancien, dont la place parmi les races européennes resterait à trouver? (*Anthrop. du sud-ouest de la France*, 2^e part., pp. 86, 107). J'inclinerais assez, pour ma part, à reconnaître dans les caractères précités le résultat d'un croisement entre la race gallo-basque et la race blonde ordinaire, croisement qui dès lors ne serait pas fort ancien. Le menton extrêmement fuyant paraîtrait contredire à cette explication; il ne fait cependant qu'exagérer un caractère propre à la race gallo-basque.

Signalons encore, à côté des blonds et des brachycéphales bruns, quelques très rares sujets rappelant le type de Cro-Magnon; les individus d'aspect sémitique remarqués par M. de Quatrefages; le type indéfinissable, à face très allongée et menton fuyant, que l'on rencontre aussi parmi les Basques espagnols; enfin les petits groupes de Gitanos et de Cagots, plutôt juxtaposés que mêlés au reste de la population. Nous ne reviendrons pas sur les Cagots, dont nous nous sommes occupés autrefois dans nos leçons sur la France. Quant aux Gitanos, ils seraient encore assez nombreux dans l'arrondissement de Mauléon, bien qu'en 1836 on en ait déporté une partie, et formeraient certaines petites agglomérations sédentaires du pays basque français : tels, à Ciboure près Saint-Jean-de-Luz, les pêcheurs dits Cascarots ou Cascarotacs, qui, en 1876, d'après de Rochas, comp-

taient cinquante ménages comprenant 280 personnes ; tels aussi les Bohémiens ou Bouhamiacs d'Ainchicharburu, chassés d'Espagne vers 1492. Ces Bouhamiacs au teint cuivré, à la chevelure noire, lisse, abondante, mesurent de 1 m. 63 à 1 m. 68 environ ; ils vivent de vols et de rapines, parcourent les foires comme maquignons et tondeurs, abandonnant souvent leurs maisons pour plusieurs mois. Le basque est la langue qu'ils parlent avec les indigènes, mais entre eux ils se servent de l'idiome tsigane.

II

Nous terminons ici, après l'examen des faits, l'exposé des conclusions qui en découlent immédiatement. Peut-être me sera-t-il permis de me rendre cette justice que je n'ai pas cédé une seule fois, le long de cette rude étape, à la tentation de faire intervenir l'hypothèse, soit pour faciliter notre chemin, soit pour le rendre plus attrayant. Mais l'avantage qui doit résulter de la méthode suivie est de toute évidence. La route, jusqu'au point où nous l'avons parcourue, a été soigneusement jalonnée : nulle déviation dans notre marche n'a pu s'y produire, et elle nous devient maintenant une base solide d'opérations qui va nous permettre de pousser plus avant, de nous attaquer avec sécurité au côté longtemps le plus obscur de la question basque, c'est-à-dire au côté ethnogénique, à la discussion des origines. Nous sommes à présent en mesure d'aborder les théories sans crainte de nous laisser égarer par leurs témérités, leurs contradictions ou leurs erreurs, car, pour les critiquer, nous ne nous appuierons plus sur le vague et sur l'incertain, mais bien sur des faits contrôlés, qu'aucune vue subjective et préconçue ne saurait infirmer. Qu'à la lumière de ces faits il ne doive plus y avoir ni obscurités ni incertitudes, ce serait assurément trop espérer ; mais ce qui, grâce à eux, est désormais possible, c'est un choix entre les théories, le rejet définitif des unes, l'acceptation partielle des autres, et peut-être enfin l'indication d'une théorie nouvelle qui satisferait, mieux que ses devancières, aux données du problème.....

Les théories d'ordre ethnologique, celles par lesquelles on s'est proposé d'expliquer l'origine de la race euskarienne en tenant compte, exclusivement ou principalement, de ses caractères anthropologiques et des affinités que ceux-ci laissent soupçonner entre les Basques et tels ou tels autres groupes humains, ces théories sont à notre point de vue les plus intéressantes, car, ainsi qu'a eu raison de le répéter le D^r Antón, directeur du laboratoire d'anthropologie

de Madrid, dans sa préface au mémoire de T. de Aranzadi, « chercher et déterminer la race et l'origine ethnique d'un peuple est et sera toujours l'objet de l'histoire naturelle de l'homme, par conséquent de l'anthropologie, et non pas l'objet de l'histoire sociale et politique, qui, sous ce rapport, n'est et ne peut être qu'une science complémentaire de la première ». Mais, d'un autre côté, après nos études antérieures, ces théories ethnologiques ne seront pas de nature à nous retenir bien longuement, non plus qu'à nous beaucoup embarrasser. Nous connaissons, en effet, la composition ethnique des différentes populations euskariennes; nous savons quel est, dans ces populations, l'élément caractéristique et spécialement basque; nous avons vu enfin quelle est l'origine historique du groupe gallo-basque, le plus important parce qu'en lui s'est le mieux conservé le type de la race. Que nous faut-il encore rechercher? Uniquement si, parmi les théories formulées, il en est une qui se trouve répondre d'une façon satisfaisante à cette question : Qu'est-ce que la race gallo-basque? c'est-à-dire, à quelle famille ethnique est-il permis de la rattacher, et quelle en est dès lors la filiation probable?

De théories ethnologiques systématiques et développées, il n'y en a pas eu avant la période ouverte par les travaux de Retzius. Jusqu'à cette époque, on ne peut guère mentionner que des opinions plus ou moins ingénieuses, plus ou moins fondées, sur la parenté des Basques avec certaines races humaines anciennes ou actuelles.

C'est ainsi que Arndt en 1810 (*Ueber die Verwandtschaft der europäischen Sprachen*), que Rask, en 1826 (*Ueber das Alter und Aechtheit der Zend-Sprache*), ont cherché à rattacher les Euskariens aux Finnois. Dartey les rapprochait des Sémites (*Recherches sur l'origine des peuples du Nord*), opinion que Vivien de Saint-Martin et avec lui M. de Quatrefages regardaient comme insoutenable historiquement, et ils avaient raison, mais comme probable en se plaçant au point de vue des caractères physiques. Toutefois M. de Quatrefages, en 1850, déclarait qu'en présence du manque absolu de renseignements précis, il confessait l'impuissance actuelle de la science. « Tout en réservant l'avenir, ajoutait-il, nous verrons avec Prichard, dans les Euskariens, un débris de l'ancienne race ibérique, et dans celle-ci une race aborigène, c'est-à-dire une population qui, antérieurement à nos temps historiques, vivait sur le sol où nous en trouvons encore aujourd'hui les restes. »

Pour sommaires qu'elles fussent, déjà ces opinions contenaient comme en germe les principales théories quise sont fait jour depuis lors, se remplaçant l'une l'autre. Ces théories peuvent être rame-

nées à trois : 1° *théorie mongoloïde* de Retzius et de Pruner-Bey; 2° *théorie ibérique* de Broca, en y comprenant les variantes et les développements qu'y ont introduits divers anthropologistes (A. de Quatrefages, V. Jacques, Hovelacque, etc.); 3° *théorie mixte*, ou *ibéro-finno-kimrique*, d'Aranzadi. Nous parlerons, en terminant, d'une quatrième théorie, presque inexistante encore et qu'on ne fait qu'entrevoir, mais qui sera peut-être celle de demain : les travaux de Collignon et de Deniker, si elle vient à se constituer, lui auront donné l'essor.

..

1° THÉORIE MONGOLOÏDE. — Selon la théorie, justement abandonnée aujourd'hui, de Retzius et de Pruner-Bey, les premiers habitants de l'Europe furent des brachycéphales d'origine asiatique, parents des Finnois et des Lapons, qui s'étaient répandus sur l'Occident, l'occupant en totalité depuis la Laponie jusqu'aux extrémités de la péninsule ibérique, en des temps antérieurs aux plus anciennes dates de l'histoire positive. Leur antiquité infiniment reculée, eu égard à l'âge de toutes les autres populations européennes, légitimait le nom d'Autochthones donné à ces premiers envahisseurs, qu'on supposait avoir parlé des idiomes agglutinants, comme sont encore le basque et les langues dites touraniennes.

Plus tard, de l'Orient aussi, seraient venus les peuples aryens, ou indo-européens, introducteurs des langues à flexion, sœurs du sanscrit et du zend. Ils apportaient une civilisation plus avancée, caractérisée notamment par l'emploi des métaux, et qui leur aurait permis de détruire ou d'absorber les populations préaryennes, sauf en certaines régions d'accès difficile — la région basque, les pays lapons et finnois — sortes d'îlots ethniques ayant subsisté après la disparition de l'ancien continent mongoloïde européen.

Les bases de la théorie étaient, en somme, avant tout linguistiques. Les linguistes avaient en effet reconnu les différences primordiales qui existent entre certaines langues comme le lapon, le basque, d'une part, et, d'autre part, les langues indo-européennes considérées comme d'origine asiatique. On s'explique donc qu'ils aient été amenés assez naturellement à voir dans les quelques peuples européens qui parlent des langues agglutinantes, les Basques entre autres, les descendants directs des races dites autochthones, seules occupantes du sol de l'Europe avant l'ère des invasions aryennes. Comme l'a remarqué Broca, cette conclusion était loin sans doute d'être rigoureuse, car il aurait très bien pu se faire « que les Basques, en se mêlant avec les Indo-Européens, eussent

perdu tout ou partie des caractères primitifs de leur race, sans abandonner pour cela leur idiome primitif », et ce qui s'est produit pour les Hispano-Basques depuis les temps historiques montre combien cette réserve était fondée. Mais enfin la linguistique avait établi l'existence des populations autochthones; l'archéologie tendait en même temps à établir que l'usage des métaux avait été introduit par les peuples migrants étrangers à l'Europe qui y avaient apporté aussi les langues à flexion : il ne restait plus qu'un dernier pas à franchir pour qu'à ces prémisses linguistiques, auxquelles s'étaient bornés Rask, Wilde et quelques autres ethnologistes, vint s'ajouter le trait final qui devait compléter la théorie mongoloïde.

Celle-ci reçut sa forme définitive le jour où Retzius, en 1842, crut avoir reconnu que les grands types crâniens dolichocéphale et brachycéphale qu'il venait de déterminer, mais dont, ne tenant compte que de ce seul caractère, il s'exagérait l'importance, étaient en rapport avec la double origine des populations européennes, et que, tandis que le type dolichocéphale était celui des étrangers inaugurateurs du bronze (ancêtres, par exemple, des Scandinaves), le type brachycéphale était celui des populations primitives que Prichard avait appelées « allophyles » pour les distinguer des Indo-Européens, celui des hommes de l'âge de la pierre et de leurs descendants, Finnois, Lapons et Basques.

Je n'ai pas à dire comment le principe même de la théorie de Retzius, savoir l'antériorité des brachycéphales, tomba sans retour lorsqu'une série de faits successivement découverts eut mis hors de doute la dolichocéphalie des plus anciens crânes de l'âge de la pierre. Nous n'avons à envisager ici que le côté de la théorie qui concerne les Basques.

Pour admettre que ceux-ci sont des Mongoloïdes, alliés aux Finnois et aux Lapons, et les derniers représentants de la race brachycéphale primitive de l'Europe, Retzius s'appuyait sur l'examen de trois crânes seulement. On a même émis des doutes sur l'authenticité de deux d'entre eux, que lui avait envoyés de Paris, en 1858 et 1859, le Dr Eug. Robert. Quoi qu'il en soit de cette objection, une aussi petite série n'aurait jamais dû servir de base à tout un système. — Pruner-Bey, qui reprit après Retzius la thèse du mongoloïdisme des primitives populations européennes, et la défendit jusqu'au bout contre Broca malgré l'incessant démenti des faits, s'appuyait, pour ranger les Basques parmi les Mongoloïdes, uniquement sur l'étude microscopique de la section du cheveu chez quatre individus (*Mém. Soc. d'Anthr.*, 1865, p. 28), et sur quelques

crânes choisis intentionnellement dans la collection de Zaraus. Tel le n° 2 de la seconde série de cette localité, brachycéphale chez lequel l'ensemble et les détails de « l'architecture de la face » accusaient, d'après Pruner, un type mongoloïde, propre également, suivant lui, au crâne ibère et au crâne ligure. (*Bull. Soc. d'Anthr.*, 1867, p. 15-17.)

Or il n'est plus permis aujourd'hui de maintenir de pareilles propositions, ni de confondre ainsi les choses les plus distinctes. « On ne saurait, en aucun cas, ont observé avec toute raison MM. de Quatrefages et Hamy, assimiler les brachycéphales basques aux Ligures, comme l'a fait M. Pruner-Bey. Ces derniers, en effet,... présentent une conformation crânienne et faciale qui n'est pas sans offrir maintes analogies avec celle des brachycéphales des gisements anciens du Nord et de l'Ouest » (*Cran. Ethn.*, p. 143), c'est-à-dire des brachycéphales néolithiques, mongoloïdes ou laponoïdes, du type de Grenelle. Mais, entre ces brachycéphales néolithiques et les brachycéphales basques, l'indice céphalique, comme le remarquent les auteurs précités, est à peu près le seul caractère commun. Collignon se prononce de la même façon. « Si, d'une part, écrit-il, la brachycéphalie de la race basque eût pu, de prime abord, faire songer à de lointaines affinités asiatiques, d'autre part l'allongement de la face, la leptorrhinie, l'absence de toute trace de prognathisme ne sont pas favorables à cette hypothèse, que vient enfin faire rejeter définitivement la conformation du corps lui-même. Celui-ci n'a rien du canon des races brachycéphales, qui, petites de taille, sont massives, ont le tronc cylindrique et très développé dans tous ses diamètres transversaux, et les courbures du rachis peu accentuées... » Et plus loin : « Il n'y a d'autre analogie entre les crânes basques et les crânes de Grenelle, que j'ai minutieusement examinés, que le chiffre de leur indice céphalique. Les moindres détails de leur structure (celle de la face notamment) tendent à écarter ceux-ci des Basques. Ce n'est pas sans regret, nous l'avouons, que nous renonçons à cette manière de voir, que nous avons adoptée jadis, mais que l'étude minutieuse du type basque ne nous permet plus d'accepter actuellement. »

..

2° THÉORIE IBÉRIQUE. — La théorie mongoloïde avait régné sans partage pendant plus de vingt ans, elle semblait solidement et définitivement établie, lorsqu'elle fut renversée et remplacée, voici dans quelles circonstances, par la théorie ibérique.

Broca faisait connaître, en 1862, les crânes guipuzcoans du cimetière de Zaraus. Devant l'importance de cette série, devant les résultats si nets que son étude méthodiquement conduite mettait en lumière, il fut bientôt considéré par tout le monde « comme à peu près certain que la race primitive du pays basque, celle qui a maintenu la langue basque et la nationalité basque dans les provinces vascongades, était une race dolichocéphale » (*Bull. Soc. d'Anthr.*, 1868, p. 49). Six ans après, en 1868, la découverte, au lieu dit Cro-Magnon, des squelettes des Eyzies, vint montrer à Broca que quelques-uns des crânes basques des collections de Saint-Jean-de-Luz et de Zaraus étaient assimilables, en tout ou en partie, aux dolichocéphales de Cro-Magnon, type dont l'ancienne extension ne tardait pas à être attestée par de nouvelles trouvailles (Grenelle, Menton, etc.). Enfin, des études craniologiques détaillées ayant été consacrées aux populations du nord de l'Afrique, populations disparues de l'Afrique insulaire (Guanches) et populations actuelles de l'Afrique continentale (Kabyles), on reconnut que ces groupes tiennent de fort près aux populations hispano-basques par leur dolichocéphalie considérable, leur orthognathisme relatif, leurs indices faciaux, etc. Ainsi prit naissance la théorie ibérique, d'après laquelle la véritable race basque serait représentée par les Basques espagnols, descendants des anciens Ibères, frères ethniques des Guanches et d'une partie des Berbers; d'après laquelle aussi la vieille race ibérique, ou pour mieux dire *méditerranéenne occidentale* (Hovelacque), car elle a peuplé tout le pourtour du bassin occidental de la Méditerranée, serait la fille de la race préhistorique de Cro-Magnon.

Disons tout de suite que c'était une erreur, causée par l'illégitime promotion de Cro-Magnon au titre de chef de race, d'avoir fait choix de ce type crânien comme terme d'analogie en ce qui concerne les Basques d'Espagne. Non pas que le type de Cro-Magnon ne soit en effet représenté dans les séries hispano-basques, mais il ne l'est que par quelques spécimens isolés; et quant au type le plus répandu, dont M. Manuel Antón (Aranzadi, *op. cit.*, préface, p. xiv) et le Dr Collignon (*op. cit.*, p. 60) ont bien fait voir les différences, surtout faciales, avec celui de Cro-Magnon, il n'est autre en réalité que le type néolithique de Sorde, de l'Homme-Mort, de Baumes-Chaudes, dans lequel il faut voir non pas, comme on l'a dit, une simple modification et atténuation du précédent, mais bien le véritable prototype de la race ibérique. Cette erreur n'était toutefois que secondaire et ne pouvait entraîner la ruine de la théorie. De fait, celle-ci a reçu l'adhésion plus ou moins explicite de tous les anthropologistes qui ont traité des origines basques, et a subsisté sans trouver

de contradicteurs jusqu'au jour (1894) où Collignon publia les résultats de ses recherches.

Broca, notamment, se fondant sur les ressemblances anatomiques que nous rappelions tout-à-l'heure, pensait que les Basques sont venus du sud. La race, d'après lui, a passé d'Espagne en France, où elle serait encore représentée par ceux des Basques français qui ont le crâne allongé; et quant aux Basques d'Espagne, souche de la race, il les rapprochait des peuples de l'Atlas (*Bull. Soc. d'Anthr.*, 1868, p. 55; 1872, p. 563). D'après lui, Basques, Guanches, Berbers et anciens troglodytes de l'Aquitaine, ces derniers émigrés en cette région et non pas autochtones (*Rev. d'Anthr.*, 1872, p. 51), se rattacheraient tous au même tronc.

Les auteurs du *Crania Ethnica* ont été plus frappés peut-être que ne l'avait été Broca du haut degré de mélange des populations euskariennes. Ce dernier n'admettait pas, sans doute, avec Retzius, avec Gratiolot, etc., que les Basques fussent purs de tout mélange, opinion longtemps acceptée, mais il croyait à tort « que leurs caractères physiques ont été moins modifiés par les croisements que ceux des autres peuples de l'Europe occidentale ». MM. de Quatrefages et Hamy, en présence des quatre types distincts observés par l'un d'eux dans le pays basque, crurent devoir restreindre à un seul de ces types leurs conclusions ethnogéniques, et virent en celui-là un descendant de la race de Cro-Magnon (*Cran. Ethn.*, p. 94). — Plus tard, sans exclure Cro-Magnon de l'ethnogénie basque, M. de Quatrefages ne le comprit plus parmi ses quatre types initiaux, et ce fut de l'ossature céphalique de la race dolichocéphale et dolichopside découverte dans les kjoekkenmoeddings portugais de Mugem qu'il rapprocha alors étroitement le type crânien des « Basques à tête de lièvre », en même temps qu'après Broca il signalait ce même type jusque dans les ossuaires néolithiques des cavernes de Gibraltar, c'est-à-dire parmi les plus anciennes populations ibériques (*Introd. à l'ét. des races hum.*, pp. 115, 178). Pour lui, d'ailleurs, race basque et race de Mugem « appartenaient probablement au même groupe ethnologique que les troglodytes de la Vézère » (*ibid.*, p. 312).

L'opinion de ces maîtres ne pouvait pas ne pas prévaloir; elle répondait à l'ensemble des faits alors connus, et rien pendant longtemps n'y a laissé soupçonner une erreur. Aussi la retrouvons-nous chez tous leurs disciples. « On comprend donc parfaitement — écrivait, par exemple, G. Lagneau — que MM. de Quatrefages, Hamy et Hovelacque aient été amenés à réunir en une seule et même race, celle de Cro-Magnon, tous ces dolichocéphales au crâne volumineux, bien conformé : troglodytes des bords de la Vézère, Basques de

Zaraus, ... Kabyles des Beni Menasser, du Djurjura, Canariens du Barranco Hundo, etc. » — Pareillement, le D^r Delisle estimait naguère encore « que l'étude anthropologique du type basque le rattacherait plutôt à la race préhistorique de Cro-Magnon qui s'est étendue, à l'époque néolithique, sur tout le nord de l'Afrique, en Algérie, au Maroc, en Espagne et... jusqu'aux îles Canaries » (*Assoc. franç.*, Bordeaux, 1893, 1^{re} part., p. 383). — D'après Deniker, « la race basque paraît être une des variantes de la race Littorale », race méditerranéenne, race de Cro-Magnon de certains auteurs (*L'Indice céphalique en Europe*, p. 17). Et si d'aucuns ont semblé limiter l'application de la théorie au groupe hispano-basque, on n'oubliera pas qu'à leurs yeux ce groupe comprenait la race basque, s'identifiait entièrement avec elle. Ainsi le D^r Verneau, bien qu'ayant insisté sur la diversité des types basques et sur le mélange de ces types — qu'il a cru toutefois moindre en Espagne qu'en France, ce qui n'est pas, — a admis que « dans les Pyrénées vit encore une population entière, les Basques de Zaraus, qui, si elle n'offre pas les traits purs des gens de Cro-Magnon, n'en a pas moins conservé un grand nombre de caractères » (*Les Races humaines*, pp. 66, 526). — De notre côté, Hovelacque et moi, nous disions, il y a quatorze ans, dans notre *Précis d'Anthropologie* : « Il est difficile de mettre en doute cette opinion que les Basques espagnols soient réellement les représentants ou au moins une partie des représentants des anciens Ibères... Il est de toute évidence que la situation topographique du peuple basque, que son isolement, son individualité sous le rapport de la langue, que l'ensemble et la corrélation de ces faits désignent les Basques espagnols comme les descendants des anciens Ibères » (p. 579). — Citons enfin le professeur V. Jacques, qui, reprenant l'idée de M. de Quatrefages, et visant en particulier le Basque espagnol, a considéré le type basque actuel comme une survivance du type portugais de Mugem.

Il est aisé de voir aujourd'hui en quoi péchaient toutes ces opinions qui ne différaient que par des nuances, mais s'accordaient sur le point essentiel, c'est-à-dire sur le rattachement de la race basque à la race ibérique, soit qu'à l'origine de cette dernière on plaçât Cro-Magnon, soit qu'on prit comme point de départ le type de Mugem. La critique de la théorie ibérique se résume, peut-on dire, en un mot : son défaut, c'est d'avoir généralisé prématurément en partant d'une erreur de fait. Juste en ses lignes générales lorsqu'on l'applique au groupe hispano-basque, cette théorie est fausse quand elle fait de ce groupe le représentant attitré de la race euskarienne, de la véritable race basque. Nous savons à présent que les Basques

espagnols ne sont, dans leur grande masse, que des ibérisés : dire qu'ils se rattachent à la souche ibérique, c'est donc aboutir simplement à une tautologie. La théorie ibérique ne serait jamais née si l'on eût attendu pour la formuler d'avoir déterminé, après étude attentive du groupe gallo-basque, où est et ce qu'est réellement la race euskarienne. Cette race est représentée par le type gallo-basque, essentiellement distinct du type ibère, du type aquitain, ce que vient d'établir Collignon. Du jour où cette démonstration a été faite, la théorie ibérique avait vécu, et seules la grande place qu'elle a tenu dans la science et l'autorité de ses promoteurs m'ont déterminé à lui consacrer d'aussi longs développements, car il est évident qu'elle n'éclaire plus en rien un problème qui se pose à cette heure en de tout autres termes, et qui est devenu celui de l'origine et des affinités de la race gallo-basque.

•

3^e THÉORIE D'ARANZADI. — La même raison capitale qui a déterminé l'échec de la théorie ibérique, a également faussé la théorie que Telesforo de Aranzadi proposait il y a douze ans, d'ailleurs à titre d'hypothèse provisoire. Les observations de l'auteur ont exclusivement porté, en effet, sur les Basques espagnols, chez lesquels, comme nous le savons, l'élément réellement basque n'est plus qu'en assez faible proportion. Cherchant à expliquer la composition hétérogène de la population hispano-basque, Aranzadi adopte une théorie mixte, tenant à la fois de la théorie mongoloïde et de la théorie ibérique.

« En résumé, dit-il, et comme déduction probable, le peuple basque moderne peut être considéré comme l'union d'un peuple ibère ou offrant des affinités avec les Berbers et d'un peuple boréal ayant quelque chose du finnois et du lapon, avec mélange postérieur d'un peuple kimrique ou germain » (*op. cit.*, p. 42). Rien à dire de la première partie de la formule, sinon qu'elle s'applique à l'élément ibère, par conséquent non euskarien, du groupe hispano-basque; il est certain, Aranzadi l'a fort bien reconnu lui-même, « qu'une race dolichocéphale, celle qui est la plus commune et la plus répandue en Espagne, principalement dans la Vieille-Castille, fait partie intégrante du peuple basque » (*Consideraciones acerca de la raza vasca*; Euskal-Erria, juillet-août 1896); mais cette race, qui a modifié les Basques, qui les a transformés de l'autre côté des Pyrénées, n'est point la race basque. Rien à dire non plus de la dernière partie de la formule, relative à l'accession d'un élément

secondaire et tardif appartenant aux races blondes; ce n'est pas davantage cet élément qui, dans le mélange hispano-basque, représente la race euskarienne. Reste donc l'élément boréal, ou finno-lapon, auquel Aranzadi a cru pouvoir rapporter le facteur que nous nommons gallo-basque. Or s'il est possible que tels ou tels traits isolés fassent ressortir quelques analogies entre le type euskarien et le type finnois, il suffit de jeter les yeux sur le tableau numérique comparatif donné par Aranzadi (pp. 37-38) pour se convaincre que l'ensemble est tout différent et n'autorise, au fond, aucun rapprochement. Nous ne pourrions d'ailleurs que répéter ici les objections déjà présentées à propos de la théorie mongolotte, et qui s'appliquent avec la même force à celle d'Aranzadi.

*
* *

Ainsi nous avons devant nous, finalement, table rase. Des efforts de l'ethnologie, efforts multipliés pour arriver à jeter quelque lumière sur le déconcertant problème des origines euskariennes, rien ne reste, et son impuissance à le résoudre peut paraître aussi complète que l'impuissance reconnue des systèmes linguistiques.

Cette absolue faillite de toutes les théories ne fait qu'irriter le désir de percer une énigme toujours impénétrable; elle accuse encore l'isolement où la race basque est restée confinée. Connue en elle-même, dans ses caractères distinctifs, cette race a refusé le secret de sa filiation et de ses parentés. Il semble qu'elle constitue une variété humaine absolument à part, et, comme l'a dit Collignon, « une race spéciale, sans analogie jusqu'ici avec aucune autre race connue, soit préhistorique, soit moderne ». Broca, dès 1868, avait constaté que la race du pays basque français est brachycéphale, mais d'une tout autre brachycéphalie que celle qui s'observe en France, en Grande-Bretagne, en Allemagne, etc. Tandis que cette dernière est une brachycéphalie postérieure, caractérisée surtout par l'aplatissement de la région occipitale, les Basques français « ont la brachycéphalie antérieure, et se distinguent de tous les autres groupes brachycéphales connus par le développement de leur occiput ». (*Bull. Soc. d'Anthr.*, 1868, p. 96). Broca n'avait pas demandé d'ailleurs à ce fait important autre chose que l'infirmité de l'hypothèse selon laquelle les Basques français pourraient avoir été « rendus différents des Basques espagnols par suite de leur mélange avec une des populations qui prirent part aux migrations de l'époque indo-européenne. »

Mais pour qui tient compte de ce fait et de tous ceux que nous

avons relevés, une conséquence grave apparaît : c'est que le cadre classique dans lequel s'était si longtemps renfermée l'ethnologie européenne, avec sa division simplement ternaire en trois grandes races ou souches principales, doit être agrandi. Il ne reste aucun doute, en effet, sur la spécificité ethnique du groupe gallo-basque, que ses caractères particuliers élèvent sans conteste au rang de quatrième race européenne. L'étonnant serait toutefois que cette quatrième race n'existât que dans le pays basque : une telle circonscription, des limites si resserrées, en une région que ne défend aucun obstacle insurmontable, ne se comprendraient point. Peut-on admettre que la race basque soit un produit du sol, qu'elle y soit née, comme M. Vinson l'admet pour la langue? Collignon ne semble pas avoir été fort éloigné de conclure de la sorte, quand il dit que « les Basques, loin d'être une suprême concentration d'une race refoulée, ne sont et n'ont jamais été qu'un petit peuple cantonné dans l'ouest des Pyrénées ». Mais il se refuse avec raison à toute solution définitive, tant que des sépultures antiques ne nous aient pas renseignés positivement sur les origines et les affinités de la race euskarienne.

Cependant il n'est pas impossible, avons-nous dit, de dégager de ses recherches sur les Basques et de celles de Deniker sur les races de l'Europe, l'indication tout au moins et comme les premières lignes d'une théorie ethnogénique qui, sans avoir pris corps, commence pourtant à se dessiner, et que l'avenir se chargera de développer ou de détruire.

Collignon a constaté tout d'abord, confirmant ainsi l'observation de Broca, que le crâne gallo-basque, malgré sa brachycéphalie, « reste allongé en chiffres bruts, comme s'il était dolichocéphale ». Il pense, d'autre part, que si la race basque doit être définitivement écartée de deux des grandes souches européennes, la brachycéphale de type celtique et la dolichocéphale blonde, elle doit être rattachée au même grand groupe humain que la souche dolicho brune, à laquelle appartient la race ibère classique, en dépit de ses différences avec elle. Pour lui, l'ensemble de ses caractères anatomiques tendrait à rapprocher la race basque du groupe eurafricain. Le Basque, par sa structure générale, ressemble, dit-il, « au type de l'Africain du nord. Taille haute, épaules très larges, très droites, hanches très minces, thorax en tronc de cône, courbures du rachis très accentuées. Tels les anciens Egyptiens et certaines races berbères ».

S'il en est ainsi, il y a, semble-t-il, quelque contradiction à soutenir en même temps que la race basque « n'a jamais encore été

trouvée ailleurs » que dans le pays basque. On peut répondre, il est vrai, que le type basque ne reproduit qu'en partie, et avec des différences sensibles, le type des populations ibères et chamitiques. Cette opinion de Collignon concorde avec une idée jadis exprimée par Broca, qui, frappé lui aussi des traits de ressemblance existant entre « les deux branches du peuple basque », savoir entre Ibères et Euskariens, estimait « probable qu'avant les nombreuses migrations qui les ont remaniées à plusieurs reprises, avant les événements qui y ont introduit des éléments asiatiques, les races de l'Europe, et en particulier de l'Europe occidentale, offraient entre elles, quoique pouvant différer beaucoup à certains égards, des affinités morphologiques plus ou moins étroites » (*op. cit.*, p. 101).

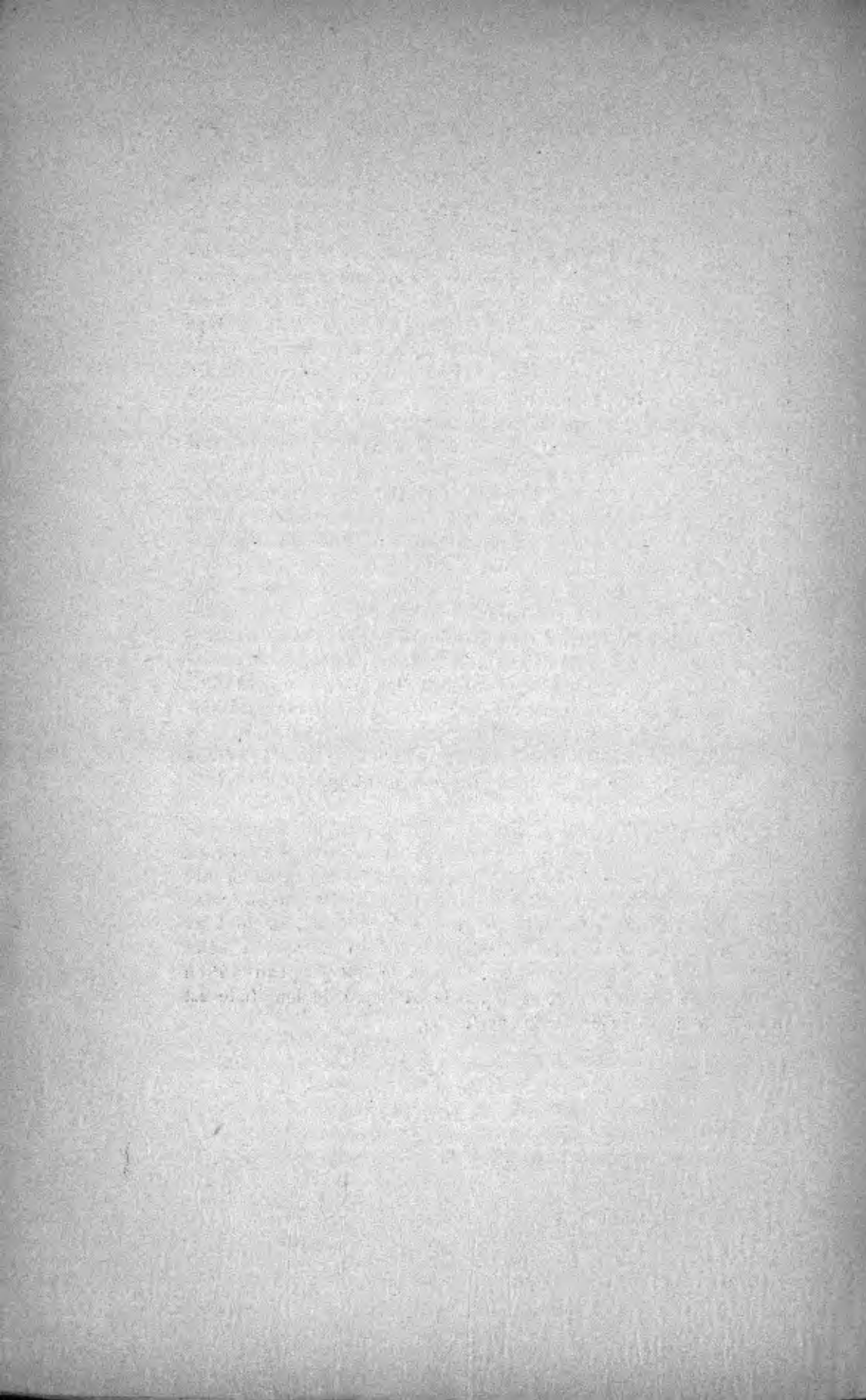
On ne saurait méconnaître que l'affiliation, si lointaine soit-elle, du type gallo-basque à un type général eurafrique dont les Ibères seraient également issus, ne marque un premier pas considérable vers la fin de l'isolement où l'on avait dû maintenir la race euskarienne. Mais toutes les obscurités ne sont pas dissipées pour cela, car il reste à expliquer comment il se peut faire qu'une des branches sorties de la souche principale ne se soit formée nulle part ailleurs qu'à la tombée des Pyrénées occidentales, dans le petit coin de terre qui entend aujourd'hui encore l'eskuara.

Il convient donc de se demander si les caractères physiques de la race basque, associés comme ils le sont dans cette race, ne se rencontrent vraiment chez aucun autre peuple. Or les études si approfondies de Deniker sur la répartition géographique des types européens apportent à cet égard des renseignements très intéressants, sinon tout à fait décisifs. Que l'on se rappelle les traits essentiels de la race basque : sous-brachycéphalie (pouvant devenir chez nombre de sujets de la brachycéphalie véritable et même forte, avec indice céphalique de 83 à 89); taille élevée; chromatisme foncé; face allongée; nez fin, souvent droit, etc., on constatera, non sans étonnement, que l'association de ces mêmes caractères se retrouve chez d'autres populations et qu'elle est même assez répandue en diverses contrées. On la retrouve, en France, au nord de la basse Loire; hors de France, au sud de l'Alsace, dans la Suisse romande, la basse vallée du Pô, le nord-ouest de la Bohême, et probablement aussi parmi les habitants de la Serbie et chez les Albanais. Plus accentués, ces caractères se montrent ailleurs encore, notamment, à leur maximum de netteté, sur le pourtour de l'Adriatique du Nord et surtout en Bosnie, en Croatie, en Dalmatie, d'où le nom de *race adriatique* ou *dinarique* que Deniker (*Les Races de l'Europe; L'Anthrop.*, 1898, p. 132) a proposé pour le type ethnique dont nous parlons.



Je ne rechercherai pas ici, n'en ayant pas la possibilité, si ce type dont l'aire d'habitat serait fort étendue, bien que fractionnée, mais dont l'établissement repose (sauf en pays basque, où Collignon l'a dégagé directement) sur l'emploi de la méthode des moyennes, résulte, partout où il s'observe, de la coexistence des mêmes éléments formateurs, — car on n'ignore pas qu'une même moyenne peut provenir de séries très différemment composées. Je ne rechercherai pas non plus si, dans tel mélange de population, le type moyen calculé ne serait pas parfois un pur artifice, une entité arithmétique à laquelle la réalité ne répondrait que dans un nombre de cas fort restreint. L'observation semble bien avoir établi que, là où il a été signalé, le type adriatique correspond à un ensemble de caractères qui prédominent effectivement dans les populations. Il s'agirait de démêler si ces caractères proviennent partout d'un type pur et primitif, ou s'ils sont le produit de mélanges à éléments variables suivant les points. On n'en sait rien encore. Mais si, par la suite, il devait être reconnu qu'on a affaire à un type ethnique original, dont la race gallo-basque ne serait géographiquement qu'une expansion, ou même s'il était prouvé qu'on est en présence d'un produit de croisement à composantes fixes et déterminées, l'isolement si complet dans lequel est restée jusqu'à ce jour la race euskarienne prendrait fin et ferait place, au contraire, à une très large dissémination. L'ethnogénie basque ne serait plus alors qu'un des côtés d'un problème bien autrement étendu : l'ethnogénie de la race adriatique ; elle se réduirait à rechercher à quel moment et dans quelles conditions cette dernière s'est jadis avancée jusque dans la péninsule ibérique, pour en peupler exclusivement quelques cantons perdus.

Présentement, le problème est posé, rien de plus, et, comme conclusion, nous ne pouvons que le formuler en ces termes : La race basque est peut-être issue d'une grande souche européenne, dite adriatique, dont l'histoire reste à faire, souche qui a pu avoir certains rapports lointains avec le groupe eurafricain, et dont les familles paraissent aujourd'hui disséminées en Europe, à l'état d'îlots plus ou moins confluents, depuis le 50° jusqu'au 42° ou 41° degré de latitude nord, et depuis le 37° degré de longitude est jusqu'au 3° degré de longitude ouest.



FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

Annales d'électrobiologie d'électrothérapie et d'électrodiagnostic

Comité de direction scientifique : MM. les docteurs d'ANSONVAL, de l'Institut; TRIPIER, G. APOSTOLI, E. DOUMER, OUDIN. Rédacteur en chef : M. le Dr E. DOUMER, professeur à la Faculté de médecine de Lille, docteur en sciences.

SOMMAIRE DU N° DE MAI-JUIN 1900 :

Étude expérimentale sur la forme et la signification histologique de la réaction de dégénérescence des muscles, par J. CENZET. (Avec 3 tracés.) — Contribution à l'étude des propriétés thérapeutiques des courants de haute fréquence et de haute tension (Maladies de la peau, fissures sphinctérales), par BOLLAAN. (Avec 4 fig. dans le texte.) — L'électro-massage de la prostate dans le traitement des prostatites chroniques de l'hypertrophie de la prostate et du prostatisme vésical, par A. HOGOT. (Avec 2 fig. dans le texte.) — Étude clinique sur le traitement des fibromes utérins par la méthode d'Apostoli et en particulier sur ses résultats éloignés, par le Dr A. LAQUENNE. (Fin.) — Note sur les tubes à rayons X, par W. ROLLINS. (Avec 11 fig. dans le texte.) — Recherches expérimentales sur la transformation de l'énergie électrique en rayons de Röntgen, par L. BOUCHACOURT et A. RÉMOND. (Avec 10 fig. dans le texte.) — Revue de la presse — Bibliographie. — Notices bibliographiques.

Un an : Paris, 26 fr.; départements et étranger, 28 fr. — La livraison : 5 fr.

Journal de l'Anatomie et de la Physiologie normales et pathologiques

DE L'HOMME ET DES ANIMAUX

Fondé par Ch. ROBIN, continué par Georges PORCHET

Directeur : MATHIAS DUVAL, de l'Académie de médecine, professeur à la Faculté de médecine. Avec le concours de MM. les professeurs BEAUREGARD, REYTERER et TOUREUX.

36^e année, 1900. (Paraît tous les deux mois.)

Un an : Paris, 30 fr.; départements et étranger, 33 fr. — La livraison, 6 fr.

RECENTES PUBLICATIONS :

Les problèmes politiques et sociaux à la fin du XIX^e siècle, par E. DRIEAULT, professeur agrégé d'histoire au lycée d'Orléans. 1 vol. in-8 de la Bibliothèque d'histoire contemporaine..... 7 fr.

Histoire de la Roumanie contemporaine, depuis l'avènement des princes indigènes jusqu'à nos jours (1822-1900), par Fr. DANÉ. 1 vol. in-8 de la Bibliothèque d'histoire contemporaine..... 7 fr.

Bismarck (1815-1898) par Henri WELSCHINGER. 1 vol. in-16 de la collection *Ministres et Hommes d'Etat*. 2 fr. 50

Ouvrages sous presse :

La France hors de France. De notre émigration, sa nécessité, ses conditions, par J.-B. PROLEY, S. J. 1 vol. in-8.

Le catholicisme social, depuis l'Encyclique *Rerum novarum*, par Max TIRMANN. 1 vol. in-8.

Questions de morale, leçons professées au Collège libre des sciences sociales. 1 vol. in-8.

Les fondements de la morale. Ses limites, ses auxiliaires, par le Dr Paul DUCY. 1 vol. in-12.

Œuvres philosophiques de Leibniz, par Paul JANET. 2 vol. in-8.

Essai sur l'imagination créatrice, par Th. RIOT. 1 vol. in-8.

Le problème de la vie, par L. BOURDEAU. 1 vol. in-8.

Le mystère de Platon. Aglaophamos, par L. PRAT. 1 vol. in-8.

Les dilemmes de la métaphysique pure, par Ch. RESOUVIER. 1 vol. in-8.

La psychologie de l'invention, par Fr. PAULHAN. 1 vol. in-12.

Variétés philosophiques, par DURAND DE GROS. 1 vol. in-8.

Les approximations de la vérité, par HENRI BLONDEL. 1 vol. in-12.

